Case
FRC
14397

Berenger et Naigeon

D'ANACHARSIS,

OU

LETTRES D'UN TROUBADOUR SUR CET OUVRAGE,

SUIVIES

De deux Notices analytiques, et de l'Epître de M. DE FONTANES *à M. l'abbé* BARTHELEMI.

Le style a du sujet égalé la richesse.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS :

Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, No. 33; et à Pâques, rue Saint-André-des-Arts, Hôtel de Châteauvieux.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce recueil que nous avons imprimé du format et avec les caractères mêmes d'*Anacharsis*, servira sans doute de supplément à ce célèbre ouvrage, et pourra, non pas inspirer un jugement plus favorable aux lecteurs de ce charmant voyage, mais les confirmer dans celui qu'ils en porteront infailliblement.



24.

LETTRE

FRÉ.1.2618



LETTRE D'UN TROUBADOUR A UN DE SES AMIS, APRÈS LA LECTURE D'ANACHARSIS.

MON AMI,

Je viens de lire Anacharsis; j'ai besoin d'en parler et de le lire encore : on dit que d'habiles critiques ont déjà relevé plusieurs grands défauts dans ce bel ouvrage; je n'ai point vu ces défauts, je ne lirai point ces critiques : bien des gens perdent le bonheur à force de raison; je ne veux point perdre mon plaisir à force de goût.

Les délicats sont malheureux,
Rien ne sauroit les satisfaire.

THE NEWBERRY LIBRARY

J'avoue que ce livre charmant a su me satisfaire, et je ne quitte pas pour cela ma part de la vraie délicatesse. La délicatesse est, ou une qualité de l'esprit, qui se manifeste par la finesse des apperçus, ou une qualité du cœur, une fleur de sentiment et d'*équité*, que j'appellerois presque *le goût de l'ame*. Mon esprit a vu dans les pensées d'Anacharsis, tout ce que l'auteur voyoit à la fois de rapports, entre les mœurs des Grecs et les nôtres : mon cœur a senti, en lisant Anacharsis, tout ce qu'un disciple de Socrate, tout ce qu'un rival de Platon pouvoit lui inspirer d'amour pour ce beau idéal, que la bonté met en action. S'il est vrai que nous sommes les Athéniens modernes, les enfans de l'Europe, rendons graces à l'écrivain qui, pour nous fixer et nous instruire, à imaginé cette diversité de formes, cette variété de tons, ce charme continu qui satisfait notre inconstance, en enchaînant de fleurs notre légèreté : aux appétits blasés, les petits plats ; glissez la substance nourricière dans ces mêts déguisés, qu'on ne semble servir que par

étiquette. Ah ! si j'osois suivre la comparaison !.... Comme je prouverois que ce livre ressemble à un banquet ouvert à toutes les espèces de convives ! Le sage et le poète, l'homme d'état et l'homme privé, l'artiste et l'écrivain, le vieillard et le jeune homme, les femmes, les enfans mêmes, y trouveront tour-à-tour la solidité des pensées, la profondeur des vues, la magie du coloris, la vie dramatique, des scènes d'un abandon touchant, des élémens si essentiels, qu'ils sont comme tout l'abrégé de la morale et du goût, des dissertations si complettes, que l'art, depuis cette première époque arrivé d'abord à sa perfection, semble être resté le même, sans que les Romains ni les François y aient ajouté par tant de chef-d'œuvres.... Veut-on des portraits vivans, qu'on lise ceux d'Homère, de Pindare, d'Alcibiade, d'Aristippe, du peuple d'Athènes ? Veut-on des descriptions qui placent les objets sous les yeux..... j'hésite parmi tant de tableaux enchanteurs, ô Tempé ! ô Délos ! rivages du Sperchius et de l'Eurotas, Anacharsis m'a transporté

sous vos rians ombrages; j'ai savouré la fraîcheur délicieuse de vos bosquets; j'ai vu les jeunes filles de Sparte courir sur les collines, et danser, avec l'habit voltigeant des graces, en présence d'un peuple entier qui les voiloit de sa pudeur sévère? Veut-on une harmonie de style qui rivalise le chant des oiseaux, un coloris qui brille à l'égal des fleurs, un sentiment, un abandon digne de Callimaque et de Sapho, lisez le chapitre 76e; jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des syrènes n'ont exprimé des sons si touchans. Les loix de Lycurgue, la mort de Socrate, le chapitre sublime du bonheur, cet hymne divin qui fait palpiter le cœur, qui excite une émotion et des larmes si voluptueuses, si sensuelles....... Quels contrastes avec les tableaux de l'Arcadie et de l'Illissus! Infame Anytus, noirs archi-mages d'Athènes, Gymnasiarches perfides, consignés à la postérité par l'éternelle exécration des honnêtes gens, comme je vous abhorre, comme je vous méprise sur-tout, comme je vous vois lâches et vils auprès du fils de Sophro-

nisque! O vous! qui vous plaignez de la calomnie, contemplez le calme de Socrate, et sentez quelle puissante consolation renferme en soi l'irréprochable vertu. — Et la mort de Léonidas, comme elle est décrite! Aimez avec moi, et autant que moi, je vous en conjure, ce mouvement pathétique qui échappe, non pas à Anacharsis, mais à M. l'Abbé Barth......

« Pardonnez, ombres généreuses (les 300 Spartiates) pardonnez à la foiblesse de mes expressions; je vous offrois un plus digne hommage, lorsque je visitois cette colline, où vous rendîtes les derniers soupirs, lorsqu'appuyé sur un de vos tombeaux, j'arrosois de mes larmes les lieux teints de votre sang. Après tout, que pourroit ajouter l'éloquence à ce sacrifice si grand et si extraordinaire; votre mémoire subsistera plus long-tems que l'empire des Perses auquel vous avez résisté; et jusqu'à la fin des siècles votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration ».

Voulez-vous apprendre à estimer l'au-

teur tout ce qu'il vaut, tout ce qu'il est, lisez les détails si agréables et si intéressans, auxquels il se livre tout entier, en parlant du caractère et des vertus d'Epaminondas. Avec quel art l'écrivain ne retrace-t-il pas les portraits des personnages fameux de l'académie! On croit revoir Raphaël, peignant *son école d'Athènes* Je ne crains pas d'avancer qu'un des plus beaux morceaux de tout l'ouvrage, est le tableau de Diogène qui vient avec *sa besace et son coq plumé*, faire rire les jeunes gens aux dépens de Platon. Mais le portrait de cet effronté charlatan ne semble fait et placé que pour donner plus de saillie à la modeste douceur de Phocion; aussi, pour mon plaisir et celui de mon ami, je vais transcrire ici ces deux fragmens contrastés..... Il y a quelque générosité, je pense, à multiplier de pareilles citations..... Je connois tant de livres, qu'on ne lit que pour y rencontrer ces brillans lambeaux!

DIOGÈNE.

«L'homme, dont Diogène, s'est formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois la lanterne à la main; cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, et ne le sauroit être de sa patrie; cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance. — Diogène a cru en appercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. Je n'ai vu, disoit-il, des hommes nulle part; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone. Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes.

Vous le verrez lutter contre la faim; l'appaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans; pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures

de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher, en hiver, pieds nuds dans la neige, satisfaire à tous ses besoins, en public, et dans les lieux frequentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage, le ridicule, l'insulte et l'injustice; choquer les usages établis, jusques dans les choses les plus indifférentes, et donner, tous les jours, des scènes qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop, à leurs yeux, les secrets motifs qui l'animent. Je le vis un jour, pendant une forte gelée, embrasser, à demi-nud, une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit. Non, dit le philosophe. Quel mérite avez-vous donc, répliqua le Lacédémonien? . . . . . . De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts, n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui : *C'est Socrate en délire.* »

PHOCION.

« Pendant la paix il cultive un petit champ qui suffiroit à peine au besoin de l'homme le plus modéré dans ses desirs, et qui procure à Phocion un superflu dont il soulage les besoins des autres; il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte ni vanité, ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs; vous ne le verrez jamais ni rire, ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible; c'est que son ame est plus forte que la joie et la douleur; ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux sont obscurcis; Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses, il n'est amer et sévére que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils. Je suis bien aise que le hasard ait rapproché de vos yeux, Diogène et Phocion; en les comparant,

vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie, sans le pousser trop loin, et sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus; j'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger, au premier coup-d'œil, lequel de ces deux hommes est le vrai philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène; mais le manteau de Diogène est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas ».

On est si amusé de voir dans les Provinciales, dans *ces lettres que la haine arrachoit au génie*, ce bon Jésuite qui va cherchant lui-même tous les volumes et tous les passages où sont les maximes que Pascal foudroye. Eh bien, c'est avec ce sel attique, qu'est composé le chapitre 74, sur Samos, et les inconséquences mythologiques. Anacharsis reçoit indirectement un sarcasme du prêtre de Junon, qui traite de barbares ces Scythes qui adorent un cimeterre. — Le voyageur piqué, représente tout doucement, que ces sortes d'images ne sont jamais l'objet

immédiat du culte . . . . « Nous demandâmes pourquoi la déesse étoit vêtue d'un habit de nôces. Le prêtre répondit : c'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen. »

Ceci rappelle le raisonnement *à priori*, où Rabelais prouva que Gargantua pissa la Seine, *puisqu'elle coule encore*.

« On le célébre aussi, dit Stratonicus, dans la ville de Gnosse en Crête, et les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron. Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à notre île l'honneur d'avoir donné le jour à la déesse ; comme d'autres pays se disputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter. Cependant je serois embarrassé si javois à chanter sur ma lyre, ou leur naissance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme ; *vous vous conformeriez à la tradition du pays* : les poëtes ne sont pas si scrupuleux. Mais, repris-je, *les ministres des autels devroient l'être davantage.* Adopter des opinions fausses

et absurdes, n'est qu'un défaut de lumières ; en adopter de contradictoires et d'inconséquentes, c'est un défaut de logique, et alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimeterre ».

— Il existe certainement peu d'apologues d'un plus grand sens. —

Vous me paroissez instruit, répondit le prêtre, et je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le tems où leur culte fut reçu dans un pays ; et par leur mariage l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre. — Et qu'entendez-vous par leur mort, leur dit Stratonicus, car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crête ? — Nous avons recours à une autre solution, dit le prêtre. Les dieux se manifestent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits ; et après avoir passé quelques tems avec eux, pour les instruire, ils disparoissent et retournent aux cieux. C'est en Crête, sur-tout, qu'ils avoient coutume de se rendre ; c'est delà qu'ils partoient pour parcourir la terre.

— Nous allions répliquer ; *mais il prit le sage parti de se retirer.* »

— Embellir la vérité sans la défigurer, « et sans l'affoiblir, rendre la science « agréable, la mettre à la portée de tout « le monde, sans cependant la dénaturer « et la dégrader, c'est assurément le chef- « d'œuvre de l'esprit, et c'est selon moi, « le talent de M. l'abbé Barthelemy. « Il s'est assez défié du public et de son « siècle, pour ne pas oser lui livrer ces « vastes connoissances sous une forme « sérieuse et didactiqne ; il a voulu frotter « de miel les bords du vase salutaire, « présenter à des lecteurs frivoles et dis- « sipés, l'instruction déguisée sous le « voile de la fiction, tromper les gens « du monde, les rendre savans sans qu'ils « s'en doutent, et leur faire lire un ou- « vrage de la plus profonde érudition, « en ne leur offrant qu'un voyage amu- « sant. » (*Ann. Litt. n°.* 7, 1789).

— On ose représenter à l'auteur le luxe des citations, au lieu de louer sa scrupuleuse délicatesse, son immense érudition, jointes à cette liaison d'idées, à

cet atticisme exquis que j'admire à chaque page, dans un désordre qui, comme celui de la nature, cache tant d'harmonie et de magnificence. — Mais tant d'auteurs divers ont dû produire des sons disparates. — Je n'ai apperçu qu'un accord parfait entre les idées et le style; le ton général est celui de la poésie et du sentiment; l'esprit général est celui d'une philosophie déliée et comparative; ce but est celui d'un sage qui, non-seulement a d'abord rendu inutiles deux ou trois cens volumes, mais qui a voulu n'extraire de ces auteurs que ce qui peut nous instruire et nous corriger. C'est là le nerf de l'ouvrage; un ironie légère, une allégorie transparente nous force à tout moment d'appliquer à nos mœurs énervées, les réflexions d'un historien toujours critique et jamais satyrique. — C'est une abeille du mont Hymette qui s'est nourrie de toutes les fleurs de ces contrées heureuses, et dont le miel parfumé rappelle à la fois tous les bouquets ensemble. — Le général Pfiffre, à Lucerne, a composé lui-même pendant trente

ans, un tableau en relief de la Suisse. Une longue chaîne de monts sourcilleux, des rochers de toute forme, des collines verdoyantes, des vallées profondes, de sombres bois de sapins, l'inégal serpentage des fleurs, çà et là des villes éparses dans des gorges, (comme les ruines et les hameaux dans nos jardins anglais,) voilà ce que j'admirai, au premier coup-d'œil, dans le fidele plan du pays le plus pittoresque de l'Europe. Je le revis le lendemain avec plus d'attention; et, comme je venois de parcourir ces derniers asyles de la nature et de la liberté, j'avois encore présent à l'imagination les formes bisarres du Schret-Horn et du Furca, les replis et les atterrissemens de l'Aar, les croupes ondoyantes du Haut-Valais, et ses jeunes bois de hêtres touffus, et ses antiques forêts de sapins élancés; je vis, je reconnus ces masses grannitiques, ces chaînes calcaires, ces bois contrastés, les éboulemens prolongés au loin, ces lacs fameux et leurs bords nivelés par le dessechement insénsible des siècles. Je vis, je reconnus que l'auteur de ce mo-

nument superbe avoit dessiné sur les lieux les formes individuelles de ces monts ; qu'il avoit détaché et rapporté les pierres mêmes dont ils sont composés et colorié tous les objets en présence. Il leur avoit donné par là cette vérité qui ne pouvoit résulter que d'un procédé aussi pénible, *fruit de trente année de travaux*, d'observations et de remaniemens. Il falloit un génie bien patient pour *citer* ainsi les Alpes en langue originale. Ce n'est point un apologue que je raconte ; c'est un fait qu'attesteront tous les voyageurs ; et c'est par un procédé semblable que M. l'abbé B... nous a reproduits le pays, le siecle, les hommes, les plus brillants, les plus féconds et les plus heureux de la terre.

— Mais ce n'est point là une histoire de la Grèce. L'auteur n'a point démêlé la vérité à travers les fables des tems héroïques. — Attendons qu'on ait retrouvé les mémoires de l'académie des inscriptions d'Athènes, de Memphis et de Bénarès... Il s'agit bien d'avoir des histoires complettes. *Véli* est à-peu-près complet en son genre. Qui ne préfère à ses trente tomes

tomes sur l'histoire de france, les quatre volumes de l'abbé de Mably? Et Mably n'écrit certes pas comme Anacharsis. Il est vrai que les Hordes-Germanico-Tartares qui habitoient les marais de l'Hercinie ne peuvent se comparer en rien avec les citoyens de l'attique et de la Laconie. Il est vrai que nos religions, où l'on entend toujours hurler le diable contre le ciel; où tout prêche la mortification, l'abstinence, le célibat, où nos prêtres, au milieu de leurs temples gothiques et sombres, ne peuvent offrir les brillans spectacles des fêtes patriotiques de Délos, d'Olympie, d'Orchomène ou de Gnyde. Oh! que le système religieux des Grecs, s'il révolte l'esprit, flatte bien plus les sens! Comme il respire le plaisir, en préconisant la vertu! Comme il anime l'univers, en le peuplant d'intelligences divines! Je vois par-tout le caractère d'un peuple heureux et reconnoissant, conduit à la morale par un instinct précieux, et doué d'une imagination qui doit créer tous les arts, et rapprocher l'homme de la nature et des dieux.

Excepté je ne sais plus quel fragment de l'abbé *Cartaut* sur la religion des Egyptiens, cité, je crois, dans le livre de l'Esprit; excepté, peut-être encore, la description que du Paty fait des anciennes et modernes processions, dans son voyage d'Italie, je ne connois rien de si pompeux, de si riant, de si délicieusement présenté, que le systême mythologique des Grecs, qu'on lit dans l'introduction d'Anacharsis, depuis la page 62 (édit. in-8°.) jusqu'à la page 73. Ce morceau tout seul auroit fait la réputation d'un écrivain. L'auteur y grouppe avec choix les objets; il les assortit, les gradue, les anime; une douce chaleur vous pénetre; je ne sais quoi de voluptueux passe de nos sens dans notre ame; il nous rend idolâtres, en peignant l'aurore et les graces; mais c'est le talent de peindre qu'il faut idolâtrer, c'est le don de penser qui perce par-tout; c'est ce don si rare chez les érudits, qu'il faut sur-tout admirer, et qui doit sur-tout exciter notre vénération.

Ce livre me paroît un phénomène réservé à ce siècle pour venger l'érudition

et la pensée des calomnies de la sottise. Un homme s'ensevelit, pour ainsi dire, trente ans avec des morts; et rien n'est si animé, si frais, que son style; il semble, toute sa vie, absorbé dans les intérêts qui divisoient ou réunissoient les Grecs et les Perses; et une foule de mots profonds annoncent combien nous sommes présens à sa pensée et chers à son cœur; il vit dans les plus brillantes sociétés de la capitale la plus frivole et la plus corrompue; et les loix, les mœurs, l'amitié, la patrie sont l'objet de toutes ses recherches, passionnent son ame, isolent son existence, ou ne la rapprochent du moins, que des êtres purs et sensibles qui peuvent s'assimiler à lui...

Est-ce Anacharsis ou Fenelon qui parle à Arsace, à Phedime?.... Illustres époux! c'est à vous que pensoit le jeune Scythe, lorsqu'il avoit à peindre quelque qualité du cœur et de l'esprit; c'est dans le plus beau séjour, et sous vos yeux, que ce bel ouvrage fut composé. La reconnoissance de l'auteur acheve de vous immortaliser : car ne pensez pas échap-

per à la gloire ; elle doit s'attacher à vous et trahir votre modestie, malgré le voile antique qui couvre vos noms *modernes.* Eh ! qui de nous n'a reconnu avec émotion, avec certitude, le ministre dont M. l'abbé B... trace le portrait.

» Nous appellons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée, n'est jamais éblouie par la prospérité, ni abattue par les revers.

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette considération qui est acquise et accordée par l'honneur. Les distinctions les plus importantes ne méritent pas ses transports, parce qu'elles lui sont dues ; il y renonceroit plutôt que de les recevoir pour des causes légères, ou par des gens qu'il méprise.

« Comme il ne connoît pas la crainte, sa haine, son amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, est à découvert ; mais ses haines ne sont pas durables : persuadé que l'offense ne sauroit l'atteindre, souvent il l'a négligée, et finit par l'oublier....

« Chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ses entreprises et dans

ses traités, toute la noblesse de son ame; pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'employe que la fermeté, la franchise et la supériorité du talent......... Il fut le seul à ne pas s'afliger de sa disgrace ».

— (J'ai vu partir *Arsace* pour son exil, j'ai cru assister à un triomphe. J'ai vu mourir Arsace, et j'ai été témoin d'un deuil universel, et d'un concert d'éloges qui justifient tous ceux d'Anacharsis).

— Vous connnoissez la dédicace de cet ouvrage à Arsace et à Phédime (tom. 2, page 4); relisez les adieux d'Anacharsis à ses illustres amis, et dites-moi, si Montesquieu loue Thémire ou Camille avec plus de cette grace antique dont Horace n'est plus à mon gré que le second modèle.

« Je consacre à l'épouse d'Arsace l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de son esprit, il faudroit en avoir autant qu'elle; mais pour parler de son cœur, cet esprit ne suffiroit pas, il faudroit avoir son ame.

Phédime discerne d'un coup-d'œil les différens rapports d'un objet ; d'un seul mot elle sait les exprimer. Elle semble quelquefois se rappeller ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques idées, elle seroit en état de faire l'histoire des égaremens de l'esprit : d'après plusieurs exemples, elle ne feroit pas celle des égaremens du cœur, le sien est trop pur et trop simple pour les concevoir. . . . .

Elle pourroit, sans en rougir, contempler la suite des pensées et des sentimens qui l'ont occupée pendant toute sa vie. Son exemple a prouvé que les vertus en se réunissant n'en font plus qu'une. Il a prouvé aussi qu'une telle vertu est le plus sûr moyen d'acquérir l'estime générale sans exciter l'envie. . . . .

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractère, elle joint une beauté aussi active qu'inépuisable ; son ame toujours en vie, semble ne respirer que pour le bonheur des autres. . . .

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux. Si, dans sa jeunesse, vous aviez relevé les agrémens de sa

figure, et ces qualités dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui avez parlé d'Arsace. . . . . .

— Le lecteur aime à comparer, moi j'aime à citer. Je ne crois pas lui déplaire en transcrivant ici *le portrait de la femme estimable*, tracé par Thomas, lorsqu'il avoit le bonheur de voir et d'entendre madame N. . . . K. . . .

Et qu'il pouvoit calquer toutes les femmes
Sur la Vénus de Médicis. (Volt.)

« Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes ; il consiste à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, et à en éviter les défauts. D'après cela ne pourroit-on pas dire que la femme estimable du siècle seroit celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire, le goût, la grace et l'esprit, auroit sû en même-tems sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre, et de tant d'affectation qui naissent de l'esprit de so-

ciété poussé trop loin ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages (puisqu'ils font partie de notre sagesse) ne perdroit point de vue la nature, et se retourneroit encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets ; celle qui, entraînée par le mouvement général, sentiroit encore le besoin de se reposer de tems en tems auprès de l'amitié ; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisiroit du moins des dépenses utiles, et associeroit l'indigence industrieuse et honnête à sa richesse ; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine et frivole ; qui, dans l'étude des bons livres, chercheroit à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son ame par des principes, et laisseroit là le jargon, l'étalage et les mots ; celle enfin, qui, parmi tant de légereté, auroit un caractère ; qui, dans la foule, auroit conservé une ame ; qui, dans le monde, oseroit avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier ; qui oseroit le défendre quand

il devroit jamais n'en rien savoir; qui ne ménageroit point un homme vil, quand, par hasard, il auroit du crédit et une voix, mais qui, au risque de déplaire, sauroit dans sa maison et hors de chez elle, garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié; et malgré l'envie, d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, auroit le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, et le courage plus grand de la soutenir.

— O Anacharsis! de quel juge la mort t'a privé! c'étoit au panégyriste de Marc-Aurèle et du Germanicus de la France, à lire tes portraits de Phocion et d'Aristide! c'étoit à lui à sentir ce que t'inspire de touchant et de généreux, le sentiment céleste de l'amitié; c'étoit à lui à commenter cette belle maxime, que *tout l'homme réside dans le cœur;* c'est là, en effet, et ce n'est que là qu'il doit trouver son bonheur et son repos.

Résumons : — Voilà ce que je pense d'Anacharsis, après ma première lecture. Je vais le relire, peut-être alors, ne me

plairai-je ni aux détails trop techniques de la musique, ni à la nomenclature trop étendue des mêts et des services Athéniens ; peut-être desirerois-je un ou deux épisodes qui me transportassent en Egypte et en Perse, pendant la correspondance si piquante de mes personnages..... Mais je relirai dix fois, et l'introduction, ce modèle de la plus élégante précision, et les chapitres de Cos, où Hypocrate medonne des conseils si *salubres;* et celui d'Olympie, qui semble traduit de Pindare, *et le traité* brûlant et lumineux de l'éloquence et de la poésie, et la description romantique de tous ces paysages enchantés, et les réflexions si fines, si vraies, si sagement ménagées, si philosophiquement énoncées, où le voyageur, j'ai presque dit le poète, satisfait à-la-fois mon goût, mon esprit et mon ame : j'apprendrai par cœur, je traduirai, je versifierai, ce chapitre intéressant *de la félicité*, qui a régénéré mon ame, au moment, où flétrie, languissante, elle alloit se trouver en vie dans le sein du néant! Quand je retomberai dans ces noirs ac-

cès de mélancolie, où m'a jetté la trahison des hommes que j'avois aimé, l'inutilité de mes efforts pour m'unir à la vertu, l'incertitude de mes espérances de bonheur, et ce luxe de pensées et de desirs, qui semble empoisonner tous mes jours, alors, pour me raviver, pour ainsi dire, pour renaître à la vie, et chérir encore le don fatal de l'existence, je m'écrierai : « O humanité ! penchant généreux et sublime, qui vous annoncez, dans notre enfance, par des transports d'une tendresse naïve ; dans la jeunesse, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons ! ô cris de la nature ! qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre, qui nous remplissez de remords, quand nous opprimons nos semblables, d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager : ô! amour! ô! amitié! ô! bienfaisance ! sources intarissables de biens et de douceurs ! les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix ! ô Dieux, auteurs

de si grands bienfaits! L'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse : mais il n'y a qu'une bonté infinie, comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre sur les grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée. »

Cependant, au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles discussions, de vils intérêts, travaillent sans cesse à l'éteindre : si l'on nous disoit que deux inconnus, jettés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union, des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers ; si l'on nous disoit qu'il existe une famille, uniquement occupée à fortifier les liens du sang, par les liens de l'amitié ; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre, un peuple qui ne connoît d'autre loi, que celle de s'aimer ; d'autre crime, que de ne pas s'aimer assez : qui de nous oseroit plaindre le sort de ces

deux inconnus? qui, ne voleroit à cet heureux climat? ô mortels ignorans et indignes de notre destinée! il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour découvrir le bonheur; il peut exister dans tous les états, dans tous les tems, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

BER...



LETTRE

De M. Cr....... d'Orl....., membre de l'académie de Lyon, à M. B......

Je viens, mon cher ami, de lire votre jet sur le voyage d'Anacharsis : vous louez avec franchise, ce que vous admirez avec transport. J'aime cela : je suis en effet confondu de l'immense érudition de cet auteur ; je le suis encore plus des graces qu'il a su répandre sur un sujet qui sembloit épuisé ; après les recherches philosophiques sur les Grecs, de M. *Pavv ;* après la savante histoire de M. *Cousin ;* et enfin, après celle de M. *Carra*, dont je fais le plus grand cas possible, parce qu'à une plume leste, il joint un esprit penseur et judicieux. Un service à rendre aux érudits de profession, en général si pesans, si froids, si tristes ennemis des graces ; ce seroit de leur enseigner la méthode de M. l'abbé Barthelemi : je crois que s'ils vivoient

autant dans le monde que dans les bibliothèques ; s'ils ne s'adonnoient pas exclusivement à un seul genre ; s'ils lisoient un peu plus nos bons livres français, sur-tout ceux de ce siècle, Buffon, Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau ; ils acquèreroient cette philosophie qui leur manque, cette légèreté dont ils n'ont pas d'idée, et enfin, le premier des secrets, quand on écrit, le secret de se faire lire et relire avec plaisir et avec fruit.

Il paroît que cet ouvrage est jugé, et qu'il ne lui manque plus qu'une bonne critique pour jouir de tous les honneurs des chef-d'œuvres : on reprochera, sans doute, à l'auteur, d'être léger dans un sujet grave ; *haché*, plutôt que *coupé* ; sans union dans ses formes, parce qu'il les a toutes ; et enfin, on ne manquera peut-être pas de comparer son brillant voyage, au froid roman de *Sethos* : tout cela est dans l'ordre, tout cela est aussi spécieux que facile.

Mais, est-ce donc un mince talent, que celui de couvrir de fleurs l'érudition la plus sèche ? que celui de faire dévorer 7 volumes de dissertations sur tout ce que

nous savons, et de rendre chacune d'elles piquante et neuve par les détails? que celui d'adapter à son siècle, quel qu'il soit, le genre d'écrire qu'il aime, les formes variées qui lui plaisent, et ces vues génerales qui étendent le *diapason* de ses idées et le ramènent toujours à l'homme, aux mœurs, à la nature?... Non, certes, ce n'est pas là un art commun; c'est l'art qui fait créer *Télémaque* à Fénélon, le siècle de Louis XIV à Voltaire, l'Emile à Rousseau, les lettres persanes à Montesquieu. Dans ce livre charmant, ce qui est en dialogue ne seroit pas si bien dissertation, et ce qui est en dissertation, ne vaudroit rien en dialogue. Les lettres sont une correspondance délicieuse, qui unit le charme du roman à l'intérêt de l'histoire. — N'est-il pas vrai, que si vous professiez encore la réthorique; vous feriez apprendre par cœur à tous vos disciples, les chapitres de l'éloquence et de la poésie? N'est-il pas vrai que, si vous composiez encore des vers, vous imiteriez librement les trois Elégies? vous avez brisé, dites-vous, les cordes de votre guitarre troubadouresque,

badouresque, tant pis pour les amateurs des bons contes; mais vous nous devez, au moins, une épître en vers sur ce sujet, même après M. de Fontanes. — Pourquoi, dans votre lettre, ne pas comparer les idées sur les opinions religieuses, avec celles de notre sauveur Genevois? — Vous citez quelques beaux morceaux; mais pourquoi n'avoir pas préféré le portrait du vrai médecin, ou un fragment de Pythagore, ou la description des jeux olympiques? Ce brillant tableau de la mythologie, il falloit le comparer avec un pareil morceau de Voltaire; et un autre, que vous me fîtes remarquer, il y a deux ans, dans les lettres sur la Grèce de M. de Saint-Etienne: l'abbé B. me semble éclipser tout cela, par la vivacité de son coloris, la rapidité de ses idées, et je ne sais quoi de sentimental, qu'il a le talent de fondre par-tout, avec une adresse et un bonheur inimitables. — Ah! ah! quel ton je prends avec vous, monsieur le censeur; car vous l'êtes, Dieu vous le pardonne, au moins, *jusqu'aux états-généraux*. Vous demandiez mon avis, le voilà:

Je ne vous fais point de compliment, vous devez y être blasé ; mais vous aimez ma franchise, et je vous en régale. J'ai reçu vos deux brochures sur tout ceci : bravo! deux fois bravo ! et nous aussi, nous brochurons ; raisonnable ou non, tout s'en mêle. Le mouvement est donné : *Velum templi scissum est.....* Nous allons avoir une constitution : nous allons emprunter à l'Angleterre *ce qu'elle a de bon pour nous;* mais, Dieu nous garde de devenir tout-à-fait Anglois, quoiqu'en dise Bergasse. On pourroit faire un excellent pamphlet contre sa brochure : j'attends mieux que cela, d'une tête si forte. *Vale.*

Réponse à M. Cr.....

Je suis ravi, mon cher ami, que votre opinion s'accorde avec la mienne, et que vous appelliez *jet* ce qu'effectivement j'ai *jetté* sur le papier dans une seule soirée. Mon projet étoit d'abord de composer une lettre au jeune Anacharsis lui-même : et tout en le louant sur ce qu'il m'apprenoit, de le questionner un peu sur

ce qu'il semble oublier. Par exemple, j'aurois désiré de savoir plus positivement ce qu'étoit la Grèce avant l'époque de Périclès. De-là jusqu'aux siècles héroïques, il y a une lacune trop considérable. Le tableau de Lacédémone est parfait, toutes ses parties se tiennent, sont complettes ; c'est, à mon gré, le morceau de force dans ce bel ouvrage, mais le portrait des Athéniens, et tout ce qui a rapport à ce peuple aimable et léger, me semble bien coupé, bien traversé d'épisodes.... Mais j'ai honte de critiquer ce qui m'a tant charmé. Il me semble que je suis ingrat envers une jolie femme qui m'a donné du plaisir..... Saint-Preux, en détaillant le portrait de Julie, remarque qu'on a oublié d'y retracer de légers défauts que l'amour lui transforme en graces. Et il est vrai qu'un homme d'esprit a souvent des imperfections *prétendues* dans son style et dans sa manière, telles qu'elles pareroient certains ouvrages qu'on ne peut lire, *tant ils sont parfaits !* Il règne dans tout le cours de ce voyage, un goût d'honnêteté qui, sans que l'auteur y songe, nous

le représente lui-même. La manière dont il parle de Sapho, l'intérêt qu'il ressent pour elle, et qu'il nous fait partager, annonce une ame indulgente, et qui ne croit point facilement aux inculpations flétrissantes.

Je suis de votre avis; j'aurois dû parler du chapitre des opinions religieuses, qui est une si belle profession de foi. C'est Fénélon qui a dicté ce dialogue-là. En général j'aime assez qu'on disculpe les anciens du reproche absurde de polythéïsme, et du reproche plus absurde encore d'athéïsme. Les grands hommes de l'antiquité croyoient à l'Etre suprême, et se mocquoient des augures et des annales miraculeuses de leurs pontifes. Cicéron, dans ses livres philosophiques, se console par *cette foi;* et dans son traité de la divination, il livre au ridicule les misérables superstitions de son tems. — Socrate, apostrophant les Athéniens, ose leur prêcher l'existence et la souveraine puissance d'un Dieu créateur; mais avec ses disciples il se moque de *l'agnus castus* qui servoit de berceau à Junon;

de l'olivier de Minerve, *planté de ses propres mains*, et du palmier de Délos, et des chênes de Dodone. En fait de superstitions chaque peuple a les siennes; et quand une fois on en a composé un corps de doctrine, la masse paroît inattaquable. Le philosophe considère sur quel fondement l'édifice est assis, de quelles pierres brutes il est fabriqué, comment on a replâtré, étayé de siècle en siècle les écarts et les crevasses de ces systèmes incohérens ; il admire le pouvoir de l'opinion et l'empire de l'habitude, et il se garde de toucher à un assemblage de pièces qui pourroient entraîner dans sa chûte la dissolution même de la machine politique.

Je reviens à mes moutons. J'ai fait une épreuve sur le voyage d'Anacharsis, qui me paroît la pierre de touche pour juger de l'intérêt que ce livre inspire. Je l'ai lu tout haut avec un enfant de dix ans, avec lequel j'alternois les chapitres, et je vous proteste qu'excepté deux traités qui n'étoient pas plus de mon goût que du sien, il a tout entendu, tout senti,

tout lu avec ce ton de plaisir et de chaleur qu'on n'a que pour les livres qui charment. Les beautés d'harmonie si fréquentes dans Anacharsis, le frappoient comme la musique des plus beaux vers, et une foule de pensées exprimées avec élégance et précision, lui sont restées dans la tête. Je ne doute pas que cette lecture ainsi faite à des écoliers par un professeur attentif, ne leur formât infiniment le goût, en leur donnant de l'aversion pour tout ce qui n'auroit pas la clarté, la pureté et l'agrément répandu dans cette histoire. Que me parlez-vous de vers et de contes? Est-ce qu'on rime encore à mon âge? Est-ce que j'ai jamais fait des contes? Je rends graces aux Muses de m'avoir donné le sentiment de l'harmonie. La peine que j'ai eu à faire quelques vers médiocres, m'a inspiré une vénération profonde pour le mérite des vrais poëtes. *Nunc itaque et versus et caetera ludicra pono.*—Votre ami a quelque part aux brochures dont vous me parlez, mais elles ne sont pas entièrement de lui. C'est un tribut qu'il falloit payer à l'amitié et au patriotisme. Avez-

vous fini vos commentaires sur l'épître au peuple ? C'est une idée charmante. — J'attends de vous encore une description de l'horrible ravage que la Loire a fait dans le Val. Je crains bien que tout votre parc n'en soit désolé pour dix ans. Voilà de ces fléaux qui font époque dans un siècle, et qui embarrassent un peu les optismistes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

B.



NOTICE

DU VOYAGE D'ANACHARSIS,

(Insérée dans le journal de Paris, janvier 1789).

Première partie.

Dans les circonstances présentes, où les esprits tournés vers des objets politiques semblent réfroidis sur tout autre intérêt, pour obtenir un succès en littérature, il ne falloit rien moins que le nom d'un écrivain justement estimé. Peut-être importoit-il aussi que son ouvrage, mûri pendant trente ans entre ses mains, fût attendu avec impatience. Ces circonstances se réunissent en faveur du *Voyage d'Anacharsis*. Aussi cette production littéraire, malgré les désavantages du moment a-t-elle attiré l'attention du public, et partagé son intérêt. Le succès de

l'ouvrage répond aux vœux de l'auteur, et aux travaux opiniâtres par lesquels il a sçu le mériter.

L'impossibilité où nous sommes d'analyser complettement une production si étendue, nous réduit à n'en présenter qu'un simple apperçu, dans lequel nous tâcherons de faire connoître les intentions de l'auteur et la manière dont il les a remplies.

M. l'abbé B..... a voulu dans cet ouvrage (unique en son genre) rassembler, comme dans un grand cadre, tout ce que la Grèce antique peut offrir d'instructif, d'intéressant et de curieux. Evénemens politiques et militaires, législation des pays, constitutions et révolutions des Etats, sciences, arts, philosophie, mœurs, coutumes et usages, monumens, fêtes, jeux solemnels, tout entre dans ce plan. Ce qui constitue l'importance et la dignité de l'histoire, ce qui jette un intérêt si attachant sur les naïves narrations de Plutarque, se réunit ici et se combine pour l'amusement et l'instruction du lecteur. La forme de voyage adoptée

par l'auteur, met, pour ainsi dire, en scène tout ce qu'il rapporte. Ce n'est point une histoire qui nous peint de grands hommes, ce sont ces grands hommes eux-mêmes qui se produisent à nos yeux, qui nous parlent, nous entretiennent, et l'on se plaît à les connoître, même par l'air et le maintien qui leur fut propre.

Le siècle de Louis XIV vit naître et s'accréditer les Romans historiques, espèce d'ouvrages où le mensonge et la vérité se fondent et s'allient ensemble, au point que le lecteur qui se plairoit à les distinguer, craint sans cesse de s'y méprendre; il ne sait où attacher sa foi, où reposer sa croyance. Dans l'ouvrage de M. l'abbé B. . . . . rien de fictif que le voyage du jeune Anacharsis. Le cadre est une fiction; tout ce qu'il renferme est d'une vérité soigneusement prouvée et reconnue. L'auteur ne marche qu'à l'appui des autorités les plus respectables; les circonstances les plus minutieuses portent leurs preuves avec elles : ce qui dans tout autre ouvrage seroit un orne-

ment de style, une complaisance et un écart de l'imagination, appartient ici à la vérité, est fourni par elle-même; de sorte que dans cet ouvrage, ce n'est pas seulement l'agrement qui s'associe avec l'utilité, c'est l'utilité même qui est agréable.

L'un des moyens le plus heureusement employé dans l'ouvrage dont nous parlons, c'est la prodigieuse variété qu'on a su y répandre. Le lecteur passe tour-à-tour d'un objet riant, d'un plan de législation à une fête; d'une discussion à un spectacle, à un festin. Quelle différence de lire une narration historique des intrigues de Philippe de Macédoine, ou d'en suivre les détails dans ces lettres écrites d'Athènes en Egypte et en Perse? Ces lettres attachantes sont comme le journal et le bulletin d'Athènes. Vous y apprenez ce que Philippe disoit à son dernier souper; vous y voyez les orateurs d'Athènes monter à la tribune pour combattre cet ennemi; vous vous étonnez que Démosthène, occupé d'un aussi grand intérêt, ait pu

songer à sa parure, et qu'il vienne avec un extérieur élégamment composé, lancer sur son ennemi les foudres de son éloquence. Suivre ainsi les faits, les voir ainsi naître, et se développer, ce n'est plus lire, c'est se transporter dans Athènes, et vivre au milieu des événemens qui vous y occupent: c'est non-seulement s'instruire des délibérations d'Etat, mais connoître les aventures du jour et l'anecdote du moment.

On peut, sur ce précis, concevoir l'immense étendue de connoissances dont cet ouvrage est le résultat et la preuve. Le style de l'auteur est par-tout digne des tems et des lieux dont il trace la peinture. En parlant de la Grèce et de l'antiquité, se permettre quelque affectation de style, ce seroit mentir au sujet que l'on traite; ce seroit, si on ose ainsi parler, outrager la Grèce et l'antiquité, par un culte contraire à celui qu'elles ont consacré. Le style de M. l'abbé B. . . . . se ressent des modèles qu'il a étudiés, et de l'esprit des grands hommes qu'il

fait parler. Platon, Aristote, Thucidide, Xénophon l'avoueroient pour leur digne interpréte. Quelques citations de genres différens offriront la preuve de ce que nous avançons.



NOTICE

DU VOYAGE D'ANACHARSIS.

Seconde partie.

Nous avons donné dans l'extrait précédent l'esquisse du plan de ce grand ouvrage et des principaux objets qu'il embrasse. Il nous reste à justifier, par quelques citations, les éloges que nous avons donnés à l'esprit général qui y règne, et à la manière correcte, élégante et pure dont il est écrit. Voici les principaux traits d'un éloge d'Homère qu'on trouve dans l'introduction, et que nous regrettons de ne pouvoir transcrire en entier.

« Quel est donc cet homme qui donne des leçons de politique aux législateurs; qui apprend aux philosophes et aux historiens l'art d'écrire; aux poëtes et aux orateurs l'art d'émouvoir, qui fait germer tous les talens, et dont la supériorité est

tellement reconnue, qu'on n'est pas plus jaloux du soleil qui nous éclaire ? »

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers ; mais je ne suis plus maître de mon admiration quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au conseil des dieux, sondant les replis du cœur humain, et bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes, nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talens supérieurs ; nous entraîner par ces saillies de sentimens qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'aggrandir ; car ce qui distingue sur-tout

Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences; de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands caractères; d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceaux rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. »

Le passage suivant peut donner une idée de la manière intéressante dont l'auteur sait peindre les mœurs et les usages de l'ancienne Grèce.

« Nous apprîmes que Thélaire, femme de Phyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'un ascident qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les

les branches de laurier et d'acanthe que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussi-tôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient leurs prieres à Mercure, conducteur des ames, et le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. Nous voulûmes lui rappeller les leçons qu'il avoit reçues à l'académie; leçons si belles quand on est heureux, si importantes quand on est dans le malheur. O philosophie, s'écrie-t-il! « Hier tu m'ordonnois d'aimer ma ma femme, aujourd'hui tu me défends de la pleurer! — Mais enfin, lui disoit-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. Ah! répondit-il; et c'est ce qui les redouble encore. »

— Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris et de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ses mains, un gâteau de farine et de miel, pour

appaiser Cerbère ; dans sa bouche, une pièce d'argent d'une ou de deux oboles qu'il faut payer à Caron ; et en cet état, elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule. A la porte étoit un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, et qu'elle l'est de mort naturelle. Elle dure quelquefois jusqu'au troisième jour. » Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du soleil ; les loix défendoient de choisir une autre heure. Elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénérât en un spectacle d'ostentation. Les parens et les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du cercueil, des femmes qui poussoient de longs gémissemens. Quelques-unes coupoient des boucles de leurs cheveux et les déposoient à côté de Thélaire comme un gage de leur tendresse et de leur douleur. Les hommes marchoient avant, les femmes après ; quelques-uns, la tête

rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un chœur de musiciens qui faisoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maison qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalire. C'est-là qu'étoient les tombeaux de ses proches. L'usage d'inhumer les corps fut autrefois connu parmi les nations ; celui de les brûler prévalut dans la suite chez les grecs ; aujourd'hui il paroît indifférent de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. On plaça le corps de Thélaire sur le bûcher : quand il fut consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres, et l'urne qui les renfermoit fut ensevelie dans la terre.«

Ce qui ajoute un grand prix à l'intérêt de ce tableau, c'est que tous les traits en sont copiés fidelement d'après l'histoire, et autorisés par les témoignages des meilleurs écrivains de l'antiquité.

Nous terminerons cet extrait par un passage qui prouve que l'auteur sait varier ses pinceaux, et élever son ton à la grandeur des objets.

«Sparte à consacré à Licurgue un

temple où, tous les ans, il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens et ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui se réunit de tems en temps pour rappeller le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenoit dans le temple, Euclidas adressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu :

« Nous vous célébrons sans savoir quel nom vous donner : la Pythie doutoit si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel : dans cette incertitude, elle vous nomma l'ami des dieux, parce que vous étiez l'ami des hommes.

Votre grande ame seroit indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime; elle seroit peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie, et immolé votre repos pour faire le bien : on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étoient égarés en suivant les routes frayées : vous comprîtes que pour faire le bonheur d'une

nation, il falloit la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un tems d'ignorance, mieux connu le cœnr humain que les philosophes ne le connoissent dans ce siècle éclairé....

Nous vous remercions d'avoir placé au-dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut tout, et que rien ne peut corrompre. Vous mîtes la loi sur le trône, et nos magistrats à ses genoux, tandis qu'ailleurs on met un homme sur le trône, et la loi sous ses pieds.

La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sur son ombre, le despote, comme un arbre planté sur une montagne, et auprès duquel on ne voit que des vautours et des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes et saines, et d''avoir empêché que nous n'eussions plus de desirs que de besoins. Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander

aux dieux, que celui de supporter l'injustice quand il le faut. »

Nous ajouterons encore un mot. L'ingénieux auteur de cet ouvrage, si étendu dans son plan, si varié dans ses détails, si élégant dans son style, est le même savant qui a retrouvé l'alphabet de Palmyre; et l'auteur d'un grand nombre d'excellens mémoires sur l'antiquité et la science numismatique, qui enrichissent les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et qui lui ont fait la plus grande réputation dans toute l'Europe.



VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

Dans le milieu du quatrième siècle, avant l'ère vulgaire.

L'ouvrage dont nous allons rendre compte, attendu depuis long-tems avec la plus vive impatience, est le fruit de 30 ans de travail. Ceux qui savent combien il est difficile de faire un bon livre dans quelque genre que ce soit, croiront sans peine, en lisant celui-ci, qu'il a dû coûter à l'auteur des soins et des recherches infinies. Il ne suppose pas seulement une lecture immense, une critique exacte et judicieuse, le talent de recueillir, de rapprocher, de lier ensemble une multitude de faits épars dans les historiens, les orateurs, les poëtes et les

philosophes; on y voit briller encore des connoissances très diverses et très-étendues, un esprit droit, accoutumé à réfléchir, à comparer, à saisir entre les objets des rapports très-fins, très-fugitifs, et par tout de la sagacité, de l'imagination, de la philosophie, et l'art si nécessaire et si rare d'orner, d'embellir la raison par les graces, le nombre et l'harmonie du style. On n'a peut-être jamais fait de l'érudition un usage plus agréable et plus utile. L'auteur a eu soin d'en écarter toutes les épines, il n'en a pris, pour ainsi dire, que les fleurs, et ne l'a montrée que par les côtés les plus propres à piquer la curiosité, à exciter fortement l'attention, à la soutenir, et à réconcilier en quelque sorte les lecteurs philosophes avec cette branche particulière de connoissances trop négligées sans doute, mais aussi trop souvent stériles entre les mains de ceux qu'on appelle savans.

L'ouvrage de M. l'a. B. . . est neuf et original : c'est même en ce genre une des idées les plus heureuses qu'on ait pu

concevoir. Il importoit d'autant plus qu'elle se présentât à un homme d'esprit capable de la féconder, de la suivre dans ses différentes ramifications, que si elle se fût offerte à un littérateur médiocre et superficiel, comme cela pouvoit aisément arriver, un excellent écrivain n'auroit peut-être jamais osé s'en saisir de nouveau, et dire comme Molière, en parlant de quelques scènes qu'il avoit prises à Plaute et à Cyrano de Bergerac : *Cela est bon; cela m'appartient; je reprends mon bien où je le trouve.* Le public n'auroit eu alors, au lieu d'un tableau bien composé, d'un dessein pur, et d'une couleur harmonieuse et vraie, qu'une mauvaise découpure enfermée dans un beau cadre.

M. l'a. B. . ., au contraire, a exécuté avec succès ce qu'il a imaginé avec hardiesse. On n'est pas moins frappé de l'étendue de son plan, que de la sagesse et de l'intelligence avec lesquelles toutes les parties en sont ordonnées, et concourent au grand effet de l'ensemble : il n'y a peut-être pas dans l'histoire Grecque un seul fait important, un seul mot ancien,

ingénieux ou profond, que l'auteur n'ait eu l'art d'employer et de faire valoir, soit par les conséquences générales qu'il en tire, soit par l'application qu'il en fait, et la circonstance où il le rappelle. Il n'a rien négligé sur tout, pour répandre sur les différens objets qu'il embrasse, ce charme et cet intérêt qu'il est si difficile de donner à des matières presque épuisées, et sur lesquelles les tentatives plus ou moins heureuses de divers auteurs semble ne laisser à ceux qui cultivent aujourd'hui le même fonds, d'autre mérite qne celui de l'élégance et de la richesse de la forme.

Il n'est aucune matière à laquelle la philosophie ne soit applicable, je n'en excepte pas même celles de pure érudition qui en paroissent le moins susceptibles. Quand on porte dans ces recherches un bon esprit; quand on pense, et qu'on a des idées et des connoissances, une phrase, une ligne, un mot suffit pour le prouver. Le livre de M. l'a. B... vient ici à l'appui de cette observation : c'est même un de ceux dont la lecture fait le

mieux sentir combien la manière de dire est essentielle aux choses. Une diction lâche, vicieuse, ne deshonore pas une idée isolée; elle fatigue, elle ennuie, elle fait tomber un livre des mains : on corrige aisément une faute, mais non un vice général du style. Celui de notre auteur est clair, facile, naturel et correct : il a su le varier selon la nature des matières qu'il avóit à traiter; en cela d'autant plus louable, que, dans un ouvrage aussi étendu que le sien, où tout ce que les Grecs, considérés à l'époque la plus mémorable et la plus brillante de leur histoire, ont pensé, écrit et dit de meilleur et de plus instructif, de plus ingénieux et de plus sublime dans tous les genres, doit se trouver classé selon l'ordre invariable des temps, et ajouter successivement de nouveaux traits à la peinture de leur caractère, de leurs mœurs et de leur esprit, l'uniformité de ton et de couleur, et, si j'ose me servir de ce terme, *la manière*, n'étoient pas les écueils les moins redoutables, et les plus faciles à voir et à éviter. Son livre, également

accueilli des savans et des gens du monde, aura, sous des points de vues, et par des côtés très-divers, presque le même degré d'utilité pour les uns et pour les autres. Il offrira aux gens du monde, sous une forme dramatique et pittoresque, des résultats exacts et précis de l'histoire civile, politique, littéraire, religieuse et philosophique du peuple le plus curieux, le plus utile à étudier et à connoître de tous ceux qui ont brillé tour à tour sur la terre. Ils trouveront dans un petit nombre de volumes, où les ornemens et les réflexions sont répandus avec autant d'art que de discernement et de goût, à peu près tout ce qu'il faut savoir et retenir de l'histoire générale et particulière de la Grèce ; et cette lecture les dispensera de beaucoup d'autres moins agréables, et dont ils n'auroient pas le même fruit à recueillir.

A l'égard des savans ; ce livre, enrichi d'un grand nombre de citations très-exactes, destinés à servir de preuves à tous les faits dont la nouveauté, l'importance ou la singularité pourroit inspirer le desir de les vérifier, sera pour eux un résumé,

ou, si l'on veut, une espèce d'extrait critique et raisonné de tout ce qu'ils ont lu autrefois sur ces différentes matières; et qu'ils aimeront à se rappeller, *et amenè memisse periti :* car tel est le charme attaché particulièrement à l'histoire grecque et romaine, que rien de ce qui a quelque rapport, même le plus éloigné, avec ces peuples anciens, si exclusivement favorisés de la nature à tant d'égards, ne peut être indifférent pour un homme instruit; qu'on s'intéresse encore vivement à tout ce qui les touche; qu'on se plait à se transporter par la pensée, au milieu de leur ville, de leurs temples, de leurs fêtes, de leurs gymnases, de leurs académies, de leurs foyers, à les suivre, pour ainsi dire, dans tous les détails de leur vie publique et privée, à connoître les causes de leur grandeur et de leur décadence, à s'arrêter devant les ruines éparses de leurs monumens, et qu'on regarde presque avec le même plaisir, ou au moins avec le même intérêt de curiosité, le tableau également imposant et instruc-

tif de leurs succès et de leurs revers, de leurs vices et de leurs vertus.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici de l'ouvrage de M. l'abbé B..., n'est, à proprement parler, que l'histoire abrégée des différentes sensations que j'ai éprouvées en le lisant : je le juge d'après l'impression agréable qui m'en est resté, et, pour parler comme Montaigne : *ce que j'opine, quel qu'il soit, c'est pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses.* Je n'ai ni la ridicule et sotte prétention de régler en rien l'opinion du lecteur, ni la méthode, si commune aujourd'hui parmi les journalistes, de mettre dans la bouche du Public l'éloge ou la critique qu'ils veulent faire d'un ouvrage quelconque, afin de donner plus de sanction à un jugement qui n'est au fond que le leur, et souvent même plutôt celui de leurs préjugés et de leurs passions, que de leurs lumières : j'observerai seulement, qu'ayant lu deux fois, avec attention, le voyage d'Anacharsis, et n'étant pas d'ailleurs tout-à-fait étranger aux différentes matières qui en sont l'objet, on ne peut me

soupçonner de l'avoir jugé légèrement, encore moins avec prévention, puisqu'en rédigeant cet extrait, je n'ai eu aucun de ces motifs particuliers qui font pencher la balance, et qui rendent la louange ou la critique également suspectes (1).

Entrons présentement dans quelques détails, et tâchons de donner du livre de M. l'abbé B... une idée aussi exacte que le permet l'analyse succincte et rapide, à laquelle je suis forcé de me borner.

L'auteur suppose, « qu'un Scythe nomme Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouver-

---

(1) Je suis précisément, à l'égard de M. l'abbé B. . . . dans la même circonstance où se trouvoit l'historien incomparable des règnes de Tibère et de ses successeurs; et je puis dire comme lui, quoique pour un sujet moins grave et moins important : *Sine irâ et studio, quorum caussas procul habeo.*

nemens; quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain ; d'autres fois, conversant avec les grands hommes qui florissoient alors. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie, il y met en ordre la suite de ses voyages, et pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction des faits mémorables qui s'étoient passés en Grèce, avant qu'il eût quitté la Scythie ».

On demandera, peut-être, pourquoi M. l'abbé B... a composé un voyage, plutôt qu'une histoire? C'est, comme il l'observe très-bien, *que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien.* Or, ce sont précisément ces détails qui sont curieux et instructifs, et sans lesquels il est difficile de bien connoître les loix, la religion, les mœurs, les usages et l'esprit général d'un grand peuple, ainsi que la juste mèsure de ses progrès dans les arts et dans les sciences.

« L'époque qu'il a choisie, une des

plus

plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects : du côté des lettres et des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d'Alexandre. Sous le second aspect, cette époque n'est pas moins remarquable : Anacharsis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grèce, et qui, quelque temps après, détruisit l'empire des Perses. »

M. l'abbé B... partage les douze cents cinquante ans écoulés depuis Cécrops, jusqu'au tems où Anacharsis est supposé écrire la relation de son voyage, en deux intervalles ; l'un qui se prolonge jusqu'à la première des Olympiades, l'autre qui se termine à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, c'est-à-dire, en 404.

La première partie de cette introduction, où les faits véritables et les traits fabuleux, confondus *à dessein*, sont également nécessaires au but que l'auteur s'est proposé, est semée de réflexions tirés du fond du sujet, et qui donnent à l'histoire des siècles héroïques, une sorte d'intérêt, que l'énorme distance à laquelle

nous sommes de ces temps anciens, affoiblit, sans doute, mais ne détruit pas entièrement. L'auteur termine cette première partie de son introduction par un éloge d'Homère, qu'on ne lit point sans partager son enthousiasme et son admiration pour ce grand poëte : nous avions d'abord projetté d'en orner cet extrait; mais le nombre et l'importance des matières dont nous avons à parler, ne nous permet qu'un coup d'œil rapide sur des objets qu'on voudroit observer sous toutes les faces.

L'histoire des Athéniens ne commence, à proprement parler, qu'environ cent-cinquante ans après la première Olympiade. On y voit, en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Anacharsis désigne ces intervalles par des caractères particuliers : il nomme le premier, le siècle de Solon ou des loix; le second, le siècle de Thémistocle et d'Aristide, c'est celui de la gloire; le troisième, celui de Périclès, c'est celui du luxe et des arts. L'auteur écrit en peu de pages, mais sans rien

omettre d'essentiel, l'histoire de ces trois différens siècles, dont il fait très-bien connoître l'esprit et les principaux évènemens : il expose le système général de la législation de Solon, il parle de ses loix civiles et criminelles, regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples : il cite quelques-unes de ses dispositions relatives aux mœurs, que ce sage législateur regardoit, avec raison, comme le plus ferme appui de ses loix, et il auroit pu ajouter plus généralement, de tout code législatif, puisque, par-tout où il n'y a point de mœurs, les loix, sans force et dans une vicissitude continuelle, laissent à l'homme puissant, et par cela même, trop souvent oppresseur, mille moyens de les éluder, et de briser impunément le seul frein qu'il puisse avoir.

La seconde section renferme l'histoire du siècle de Thémistocle et d'Aristide ; elle commence par une de ces réflexions générales, confirmée par l'expérience de tous les siècles, et dont il seroit tems enfin que la vérité fût démontrée, pour

ceux qui perdent le plus à l'ignorer. « C'est « avec peine, dit-il, que je me détermine « à décrire des combats : il devroit suffire « de savoir que les guerres commencent « par l'ambition des princes, et finissent « par le malheur des peuples ; mais « l'exemple d'une nation qui préfère la « mort à la servitude, est trop grand, « trop instructif, pour être passé sous « silence. » Jamais on n'a fait de si grandes choses que dans ce siècle ; jamais on n'a été plus éloigné de penser que la gloire dût en rejaillir sur quelques citoyens : nulle distinction particulière ; un général qui remportoit une victoire, n'avoit que sa part de la gloire commune, puisqu'il n'avoit eu que sa part du danger, et qu'à l'exemple des autres citoyens, il n'avoit exposé que son honneur et sa vie. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicite l'honneur d'une couronne ; un homme se lève, et lui dit : « Miltiade, « quand vous repousserez, tout seul, les « barbares, vous aurez, tout seul, une « couronne. »

Parmi plusieurs remarques importan-

tes qu'on trouve dans cette section, il en est une dont on pourroit faire une application très-juste ; c'est que si l'établissement de la marine et du commerce fut le salut d'Athènes, il devint bientôt l'instrument de son ambition et de sa perte. L'auteur cite, en effets, deux ou trois traits qui prouvent avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité s'affoiblirent dans la nation ; et ces traits, ou d'autres semblables, se trouveroient de même dans l'histoire des peuples qui sont, à cet égard, dans les mêmes circonstances que les Athéniens.

La troisième section offre l'histoire du siècle de Périclès. Cet homme, né avec un génie fait pour commander aux autres dans quelque forme de gouvernement où le hasard l'eût placé ; ce célèbre démagogue, dont l'éloquence étoit si extraordinaire, qu'un poëte Grec disoit de lui, que la déesse de la persuasion avoit son siége sur ses lèvres, dut à ses grands talens pour l'administration, l'honneur d'être long-tems le chef d'une république puissante, et le dangereux avantage d'y

jouir d'un pouvoir trop étendu, sans doute, pour un simple membre d'un état libre, mais qu'il a fait servir au moins à la gloire de sa patrie, et dont il faut même s'étonner qu'il n'ait pas abusé plus souvent; tant la pente qui conduit d'une autorité presque illimitée à l'injustice et au crime, est facile et rapide! Ce n'est pas d'avoir suscité, ou plutôt hâté de quelques années la guerre du Péloponnèse, que les forces, l'ambition, en un mot, les circonstances respectives où se trouvoient Athènes et Lacédémone, rendoient d'ailleurs, inévitable et nécessaire; ce n'est pas, dis-je, l'influence plus ou moins grande que les conseils et les discours de Périclès eurent à cet égard sur la conduite et les délibérations des Athéniens, qu'il faut reprocher à cet habile politique; c'est d'avoir corrompu les mœurs de ses concitoyens, en les amolissant par une succession ininterrompue de fêtes et de jeux. Si, d'un côté, il agrandit par ses victoires le domaine de la république, de l'autre, il autorisa la licence, Aspasie l'étendit; Alcibiade la rendit aimable; et

le mal qu'un exemple si séduisant et si pernicieux fit aux Athéniens, subsista même long-tems après sa mort : c'est que rien n'est plus difficile que de rendre des mœurs à un peuple qui les a une fois perdues ! Peut-être même n'y peut-on réussir que par la conquête, ou, comme l'a dit un philosophe célèbre à qui on proposoit ce problême, par le moyen dont Médée se servit pour rajeunir son père Æson.

L'auteur ne recueille pas seulement dans les historiens les faits les plus curieux, et qui méritent le plus, par leur importance, de fixer l'attention du lecteur ; il a l'art de lier à son sujet les réflexions philosophiques dont ces historiens accompagnent leur narration, surtout lorsque ces réflexions, même isolées, présentent un grand résultat : telle est, entr'autres, cette judicieuse observation de Thucydide, que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, et les aigrit à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponnèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers, que leur carac-

tère en fut singulièrement altéré. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que dans le cours de cette fatale guerre, « il se fit un tel renversement dans les « idées et dans les principes, que les « mots les plus connus changèrerent d'ac- « ception ; qu'on donna le nom de du- « perie à la bonne foi, d'adresse à la du- « plicité, de foiblesse et de pusillanimité « à la prudence et à la modération, tandis « que les traits d'audace et de violence « passoient pour les saillies d'une ame « forte et d'un zèle ardent pour la cause « commune ». M. l'a. B...... fait à ce sujet une remarque qui sert en même- tems de preuve et de développement à l'idée également ingénieuse et juste de quelques philosophes. « En remontant, « dit-il, aux causes des grands évène- « mens, ils ont pensé que chaque siècle « porte, en quelque manière, dans « son sein, le siècle qui va le suivre. « Cette métaphore hardie couvre une « vérité importante, et confirmée par « l'histoire d'Athènes. Le siècle des loix « et des vertus prépara celui de la valeur

« et de la gloire : ce dernier produisit « celui des conquêtes et du luxe ; qui a « fini par la destruction de la répu- « blique ».

Mais ce qui, dans un enchaînement de causes et d'effets nécessaires, peut consoler, en quelque façon, de ces scènes affligeantes que nous offre l'histoire de la guerre du Péloponnèse, c'est que vers le tems de cette guerre si désastreuse, on vit éclore une foule de génies dans tous les genres. « Pendant que les différens « peuples de la Grèce étoient menacés « de perdre l'empire des mers et de la « terre, une classe paisible de citoyens « travailloit à lui assurer pour jamais l'em- « pire de l'esprit. Les sciences s'annon- « çoient tous les jours par de nouvelles « lumières, et les arts par de nouveaux « progrès. La Grèce dut en partie ces « avantages à l'influence de la philo- « phie ».

M. l'a. B...... observe ensuite qu'en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, l'esprit humain a plus acquis dans l'es-

pace d'environ deux cens ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Il cherche les causes générales et particulières de ce phénomène, et ce qu'il dit sur cette question, très-digne de l'attention d'un philosophe, mérite fort d'être lu. Il a très-bien vu sur-tout, que les Grecs (et on en pourroit dire autant de plusieurs peuples) ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction; et qu'à l'exception de la poësie, les lettres, quoique cultivées chez les Grecs de meilleure heure et avec plus de succès que les arts, y ont reçu moins d'encouragement. « Ils ont montré de l'estime pour « l'éloquence et pour l'histoire, parce que « la première est nécessaire à la discussion « de leurs intérêts, et la seconde à leur « vanité; mais les autres branches de la « littérature doivent leur accroissement « plutôt à la vigueur du sol, qu'à la pro- « tection du gouvernement. On trouve « en plusieurs villes des écoles d'athlètes « entretenues aux dépens du public; nulle « part des établissemens durables pour

« les exercices de l'esprit. Ce n'est que « depuis quelque tems que l'étude de « l'arithmétique et de la géométrie fait « partie de l'éducation, et que l'on com- « mence à n'être plus effarouché des no- « tions de la physique. Sous Périclès, les « recherches philosophiques furent sévè- « rement proscrites par les Athéniens ; « et tandis que les devins étoient quel- « quefois entretenus avec distinction dans « le Prytanée, les philosophes osoient à « peine confier leurs dogmes à des dis- « ciples fidèles. Ils n'étoient pas mieux « accueillis chez les autres peuples ; par « objet de haine et de mépris; ils n'échap- « poient aux fureurs du fanatisme qu'en « tenant la vérité captive, et à celles de « l'envie que par une pauvreté volontaire « ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils « sont encore surveillés de si près, qu'à la « moindre licence, la philosophie éprou- « veroit les mêmes outrages qu'autre- « fois ».

Pour sentir la finesse de ces réflexions, il est inutile de les généraliser ; elles ne seroient applicables qu'aux seuls Athé-

niens, qu'elles n'en décéleroient pas moins l'excellent esprit de l'auteur. Il y a dans l'histoire de tous les peuples, comme dans celle de la nature, des faits qu'il n'est pas donné à tout le monde d'appercevoir sous leur vraî point de vue et dans tous leurs rapports, et qui échappent même à la plupart de ceux qui écrivent sur ces matières, parce qu'une bonne méthode d'observation n'est pas plus commune parmi les physiciens, que l'esprit philosophique parmi les historiens; aussi les livres de physique où l'on apprend quelque chose d'utile, et les histoires qui font penser, sont-ils très-rares dans toutes les langues et chez toutes les nations. Tacite, parmi les anciens; Voltaire, parmi les modernes, sont peut-être les seuls historiens que les hommes d'état et les philosophes puisent lire avec fruit, ou du moins les seuls qui fassent éprouver ce désir, ce besoin de les relire, de les méditer sans cesse; désir qu'on ne sent même que pour un très-petit nombre de livres dans chaque genre. Pour que l'histoire générale de la Grèce eût le même intérêt

et fût aussi instructive que celles des deux grands hommes que je viens de nommer, il faudroit qu'elle fût écrite avec le même jugement, la même élégance, et dans le même esprit que cette introduction au voyage d'Anacharsis.

Nous aurions voulu pouvoir nous étendre davantage sur ce premier volume de l'ouvrage de M. l'a. B...., dont nous n'avons donné, sans doute, qu'une très-légère idée : mais ceux qui savent combien les bornes d'un extrait sont circonscrites, et combien l'analyse la mieux faite, laisse encore à désirer à ceux qui ont sous les yeux le livre même, qu'elle doit faire connoître, nous excuseront peut-être de n'avoir pas mieux réussi. Le peu que nous avons dit suffit au moins pour exciter fortement la curiosité du lecteur, et pour justifier à ses yeux, par quelques traits recueillis sans art et pris indistinctement, le jugement favorable que nous portons de tout l'ouvrage, qu'on goûtera d'autant plus, qu'on aura plus de lumières et plus de savoir.

Comme on se plaît naturellement à

suivre un voyageur dans tous les lieux qu'il parcourt ou qu'il décrit, et que la connoissance topographique des divers pays qu'il a observés, est même nécessaire pour l'intelligence de son voyage, M. l'a. B....... a enrichi celui d'Anacharsis de plans, de vues, de cartes, rédigès sous ses yeux avec une exactitude scrupuleuse, par M. Barbier, jeune homme très-instruit, très-exercé dans ce genre de travail, et qui a discuté avec lui les points les plus importans de cette partie de la géographie ancienne. A ces cartes si exactes, si utiles, l'auteur a joint plusieurs tables qui sont d'un usage fréquent dans la lecture de son ouvrage, et sans lesquelles le lecteur pourroit souvent se trouver arrêté.

La première de ces tables présente les principales époques de l'histoire Grecque, depuis la fondation du royaume d'Argos jusqu'au règne d'Alexandre.

La deuxième, les noms de ceux qui se sont distingués dans les lettres et dans les arts, depuis les tems voisins de la prise de Troye jusqu'au règne d'Alexandre,

et ces mêmes noms par ordre alphabétique.

Les suivantes déterminent le rapport des mesures romaines avec les nôtres, le rapport du pied romain avec le pied de roi ; le rapport des pas romains avec nos toises ; le rapport du pied grec avec le pied de roi ; le rapport des stades avec nos toises , ainsi qu'avec les milles romains ; le rapport des stades avec nos lieues de deux milles cinq cents toises , et l'évaluation des monnoies d'Athènes

La treizième table indique tous les auteurs cités dans le voyage et les éditions qu'on a suivies ; et la dernière contient la table générale des matières et des faits les plus remarquables.

On peut, ce semble, juger, par cet exposé, de l'importance de cet ouvrage, de son utilité , et sur-tout de l'estime qu'on doit faire de l'édition originale. J'insiste particulièrement sur cet article, parce que ce livre , nécessaire à un si grand nombre de lecteurs, et qui doit se trouver dans toutes les bibliothèques , sera malheureusement contrefait dans

différentes provinces de France et chez l'étranger, et qu'indépendamment des plans, des vues, des cartes qu'il seroit très-difficile de rendre aussi biens sans des dépenses que des contrefacteurs avides ne sont jamais tentés de faire, ils ne mettront ni plus d'empressement ni plus de soins à imprimer correctement les citations (1) nombreuses qui se trouvent au bas des pages, et dont la révision délicate demande des yeux très-exercés, et peut-être ceux de l'auteur même. Cependant il est aisé de voir qu'il importe beaucoup que ces citations soient exactes: ce sont les matériaux précieux de l'ouvrage immense qu'on présente au public; c'est sur cette base que tout l'édifice porte; ce sont ces citations qui en font la force et la solidité; c'est par elle sur-

(1) Ces citations qu'on peut évaluer à-peu-près à 25,000, ont toutes été vérifiées par l'auteur, et ce pénible travail, dont il pouvoit seul se charger, rendra toujours l'édition qu'il a revue, et que nous annonçons, la plus correcte et la meilleure de toutes celles qui la suivront.

tout que le livre se recommande fortement à l'estime de tous les savans, et qu'en prouvant la vaste érudition et la critique judicieuse de l'auteur, elles rendent en même temps témoignage de sa véracité, de l'étendue de ses connoissances, et de la droiture de son esprit.

NAIGEON.



ANACHARSIS ET LE SOLITAIRE,

Conte posthume DE MARIVAUX.

Le fameux Scythe Anacharsis, un jour surpris par une nuit obscure, apperçut une maison bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hospitalité, et ce fut le maître même de la maison à qui il parla... Entrez, dit-il à Anacharsis, d'un ton sévère. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le méritent. Venez : les vices de leurs cœurs m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eût peut-être étourdi tout autre homme qu'Anacharsis, mais ce Scythe, qui étoit un amateur de la sagesse, et qui voyageoit pour en acquérir, se sentit au contraire piqué d'une curiosité de philosophe : il

regarda cet accueil, comme la matière d'un éclaircissement qui ne manqueroit pas d'être instructif; il s'en promit tout d'un coup quelques nouvelles leçons de sagesse, il lui tardoit de voir le dénouement d'une aventure qui, suivant ses vues, commençoit d'une façon intéressante.

Il suivit son hôte, qui le prit par la main, et le conduisit dans un appartement commode, dont la propreté faisoit tout l'ornement. Anarcharsis, qui étoit bon connoisseur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un sage; et cela étant, il se trouvoit lui, une bonne fortune pour son hôte, tout comme son hôte une pour lui : il ne s'agissoit plus que d'une chose; c'étoit que chacun sentit le mérite de l'autre, et que la découverte de ce qu'ils valoient fût entr'eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharsis qui prend le maintien d'un sage, attitude grave, discours sentencieux et silence attentif.

Notre misanthrope remarqua ces façons-là, et sur cette étiquette, il examine Anacharsis : celui-ci tient bon : déja l'au-

tre s'intrigue, s'arrange sur ses conjectures, prend lui-même une contenance moins distraite, et soupçonnant qu'il est devenu un sage, ne veut pas manquer le petit profit qui se présente ; c'est d'être aussi pris pour tel.

Cependant on servit ; ils se mirent à table ; et dans la conversation, si je ne craignois de vous paroître trop curieux, dit-il, je vous prierois de me dire à qui j'ai fait le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences, je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, reprit Anacharsis, vous ne seriez point injuste : tous les hommes, en effet, sont méprisables ; les uns plus, les autres, moins : voilà toute la différence qu'on peut mettre entre eux. Vous souhaitez de savoir qui je suis, et je vous ai trop d'obligation pour refuser de vous satisfaire. Je suis né Scythe, et je m'appelle Anacharsis. Votre nom et votre amour pour la sagesse, me sont connus, Seigneur, répondit le Solitaire ; je sais

même votre rang, que vous oubliez de me dire ; vous êtes Prince de Scythie, et je vous demanderois pardon de la manière dont je vous ai reçu d'abord, si je ne croyois devoir épargner au philosophe Anacharsis les excuses et les respects que je dois au Prince : cependant, Seigneur, souffrez que je vous dise d'où me vient cette haine que j'ai prise pour les hommes. J'allois vous prier de m'en instruire, reprit Anacharsis, et j'attendois votre récit avec impatience. Je vais, dit le solitaire, vous exposer toute l'histoire de ma vie ; cela pourra vous amuser, et je ne serai pas long.

Je m'appelle Hermocrate, et je suis issu de parens qui furent autrefois sénateurs dans Athènes. Mon père répara la médiocrité des biens qu'il avoit à me laisser, par une bonne éducation. J'étois dans la fleur de mon âge, quand il mourut ; je crus, après sa mort, ne devoir rien négliger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune : j'avois l'ame généreuse ; et de tous les plaisirs auxquels j'étois sensible, je n'en connoissois point

de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus nécessaire, que le plaisir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un service à quelqu'un, je n'avois pas besoin d'étudier mes façons, pour sauver aux gens la petite confusion qu'on a souvent d'être obligé dans bien des choses ; j'étois là-dessus tout sentiment; je n'avois qu'à laisser faire mon cœur, il n'y avoit rien à ajouter à son industrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher son industrie même.

Né avec de pareilles dispositions, j'envisageois avec volupté toutes les sortes de partages que je ferois de ma fortune anx autres. Quand je serois riche, je ne puis subsister avec mon bien, disois-je en moi-même ; car il ne suffit que pour moi; et mon cœur, pour ainsi dire, n'a pas le nécessaire. Etre né bon et ne pouvoir exercer sa bonté, n'est-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre; quoi ! voir les besoins d'un honnête-homme, et n'être point en état de les soulager, n'est-ce pas les avoir soi-même ? Je serai donc pauvre avec les indigens, ruiné avec

ceux qui sont ruinés, et je manquerai de tout ce qui leur manquera ; tâchons de me mettre à l'abri d'une vie si triste.

Dans ce projet, je me ressouvins qu'il y avoit un philosophe qui s'étoit entierement retiré du monde, et qui demeuroit à un quart de lieue de ma ville. Il cultivoit les sciences dans sa retraite, et beaucoup de personnes l'alloient souvent consulter sur une infinité de matières ; ses réponses et ses conseils avoient été utiles à tout le monde, et son étude lui avoit même acquis des secrets qui le faisoient passer pour un magicien dans l'esprit du peuple : il falloit l'interroger en peu de paroles, et il répondoit de même.

J'allai donc le trouver ; je n'avois qu'une question fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, lui dis-je, pour avoir l'amitié des hommes ? Car je comptois qu'avec leur amitié, il n'y avoit rien dont je ne vinsse à bout. Etre bon avec eux, et dans ses discours et dans ses actions, me répondit-il ; et puis il se retira. Sur ce pied-là, ils m'aimeront, dis-je en me retirant aussi ; car, pour

être bon, je n'ai qu'à rester comme je suis.

Je revins chez moi avec cet oracle qui s'ajustoit si bien à mon caractère; et dès ce moment je me mis en besogne. Vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée, et dont mon cœur ne respiroit que la pratique.

Le philosophe ne s'étoit point trompé; et en effet, je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde; je ne voyois personne qui ne fit mon éloge : on s'attendrissoit en me louant; on se répandoit en caresses; tous les discours qui rouloient sur mon compte, étoient affectueux; et ce qu'on me disoit, il est certain qu'on le sentoit. Sur le rapport de tous ceux qui me connoissoient, j'avois pour amis tous ceux qui ne me connoissoient pas; et je vous l'avoue, les espérances de crédit et de fortune que j'avois conçues, me parurent alors infaillibles au point où je prévoyois les choses. Je comptois en homme sensible, que

mes amis me seroient obligés des services que j'exigeois d'eux ; ils seront charmés de m'être utiles, me disois-je, ils m'aiment ! et les requérir de quelques graces, c'est un bonheur que leur doit ma reconnoissance ; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, et qu'assurément je m'y prendrois mal ; mais à cet égard-là, leur amitié leur épargnera bien des frais de complimens : et d'ailleurs c'est un titre de bon cœur, que de ne savoir pas parler pour soi ; l'homme généreux, quand il prie son ami de le servir, s'imagine presqu'à cause de cela être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainsi que je m'entretenois avec moi, quand un poste honorable, et qui me convenoit, se présenta. Je témoignai à différentes personnes que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adressois, me sembloient les plus touchés de mon caractère : j'en avois reçu en toutes occasions de ces tendres serremens de main, par lesquels on semble dire à un homme qu'il est doux d'être avec lui ; de ces protestations de bien-

veillance, qui partent d'une abondance de goût pour vous, ils tenoient ordinairement avec moi de ces discours familiers, qui seroient des injures entre gens indifférens, et qui, entre amis, ne sont qu'un badinage joyeux et caressant.

Les uns me dirent d'un air pensif et réfléchi, que la chose étoit difficile; qu'ils ne voyoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'employer en ma faveur : mais j'y rêverai, ajoutoit chacun d'eux, et je vous promets là-dessus une réponse positive : les autres me refusèrent tout-à-fait, cordialement, en homme d'honneur, par telles et telles raisons, je ne puis rien là-dedans, mon cher ami : j'en suis fâché; mais ne vous rebutez pas, remuez-vous; voilà à peu près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins. C'étoit-là le langage de chacun de ceux d'auprès de qui je revenois chargé d'instructions que m'avoit prodigué leur zèle.

De ces amis-là, je passai à d'autres; et par-tout je trouvai des sentimens du même style : j'en étois surpris; je n'y

comprenois rien ; c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit véritablement, et que pourtant on ne se soucioit point de moi.

Je manquai le poste, un autre l'emporta ; et cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin et vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons mots contre ceux qui ne lui plaisoient pas, et qui, à l'égard des ridicules de son prochain, étoit doux et humain ; enfin, qui étoit mon contraste : avec cela, voyez la différence de nos aventures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empressoient à le servir, pendant que je me faisois des amis qui refusoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes se trompoient, et que par méprise ils me donnoient la part qui lui étoit due, et lui transportoient la mienne? A qui pensez-vous qu'il eût obligation du poste dont il s'agissoit? Aux mêmes personnes que j'avois tâché d'intéresser pour moi, et qui m'avoient toujours mal parlé de lui. Ce n'est pas tout, quelque tems après on me pria d'un repas, où tous les conviés, me disoit-on, seroient

charmés de m'avoir. L'homme en question sut ce repas, il en voulut être; il apprit que je m'y trouverois, et témoigna n'en être pas content. Savez-vous ce qui arriva? On m'avoit prié, on m'aimoit, et il étoit craint; hé bien! le repas se fit, et pour mettre à l'aise le malin personnage; on envoya dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompue, pour je ne sais quel accident qu'on imagina, et dont l'imposture fut de l'invention de tous les conviés. Oh! alors, informé de cela, je crus, pour le coup, que les hommes étoient devenus fous. A peine étois-je sorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts: chaque jour je m'appercevois que j'enuyois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on se réjouir? ma compagnie ne retenoit pas mes plus intimes, et l'on préféroit celle des gens sur qui, s'il en avoit été question, le cœur de ceux qui me laissoient là m'eût donné mille fois la préférence: on disoit que j'avois de l'esprit et qne j'étois gai; et on le disoit sans se soucier ni de mon esprit, ni de ma

gaieté ; on les estimoit, sans y prendre goût : le plus petit des plaisirs, une minutie, si je la demandois à quelqu'un, il failoit, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la distraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant, enfin, si mal traité des hommes, et du côté du bien, de moitié moins à mon aise que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une si grande colère contre mon Philosophe, pour la tromperie que je croyois qu'il m'avoit faite quand j'avois été le consulter, que je partis tout-d'un-coup pour aller lui témoigner mon ressentiment. J'arrivai bientôt chez lui, et je frappai avec emportement à sa porte ; il se présenta d'un air aussi froid que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoissez-vois, lui dis-je ? Oui, répondit-il ; que me voulez-vous ? Vous reprocher, répondis-je, la fourberie de vos conseils. Dites plutôt mon ignorance, s'il est vrai que mes conseils vous aient fait tort, répartit-il. Non, non, m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeunesse : je vous ai demandé ce qu'il

falloit faire pour pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon, et c'est cette bonté que vous m'avez conseillé qui m'a perdu auprès d'eux; loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'espérois, et peu s'en faut qu'elle n'ait causé ma ruine entière. Vouloir faire fortune, est une autre chose, que de souhaiter d'être aimé des hommes, me répondit-il. Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé? Comment! repris-je, pouvais-je m'imaginer que j'échouerois, soutenu de l'amitié de ces hommes? par quelle fatalité m'a-t-elle donc été si nuisible? Prenez, me dit-il, cette poudre que j'ai composée de simples, et dont les effets sont naturels; allez chez vous, assemblez vos amis, et mêlez-en dans le vin qu'ils boiront; plaignez-vous ensuite de leur procédé pour vous, et ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'exécutai ce qu'il me prescrivit: pendant le repas, il me sembla qu'ils railloient adroitement jusqu'à la profusion des mêts exquis que je leur donnois. Il ne tenoit

qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe, de ce que j'étois si généreux : je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, leur dis-je; je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas, et ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats, cependant il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime? Cela est vrai, me dirent-ils. Pas un de vous, continuai-je, qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver? C'est une justice que nous vous devons, dirent ils encore. Avec cette qualité, repris-je, on peut se vanter d'être aimable et d'un commerce sûr, quand on y joint un peu d'esprit : pourquoi donc chacun de vous me fuit-il: et paroit-il en toute occasion se soucier si peu de moi, pendant qu'il s'amuse volontiers avec Diléarque, qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit, et de ce qu'on ne dit point; avec Delphire, qui est une ame double; avec Diocle, qui ne s'attache à personne; avec Thelephe, qui n'a jamais obligé qui que ce soit; avec

Amyntas, railleur impitoyable, avec qui, dans un cercle, votre amour-propre essuie mille petits affronts qui vous le font haïr? Pourquoi rendre service à tous ces gens-là, préférablement à moi que vous aimez? Pourquoi semblez-vous vous-mêmes en faire plus de cas que de moi? C'est que leurs vices, me répondit un de la bande, leur donnent une importance, que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement, ma foi, rien n'est d'une moindre ressource, rien ne tarit tant au plaisir de la société, qu'un homme aussi effectivement bon que vous l'êtes à tous égards : son entretien n'a rien de vif, rien qui flatte la curiosité maligne que nous avons tous mutuellement sur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'esprit de qui le vôtre n'a point à se précautionner dans la conversation? De quoi s'occuperoit-on avec celui, de qui on ne peut espérer aucun trait de malice, et à qui, par conséquent, on n'en peut rendre; qui ne médit de personne, et qui, par-là, ne vous apprend rien; qui ne vous

dispute

dispute jamais son suffrage quand vous avez de l'esprit avec lui, qui n'est point jaloux de cet esprit; ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour-propre languit dans une éternelle sécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni sur vos intérêts, ni sur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres : ce qui n'établit aucun motif de liaison, ni d'intrigues entre vous et lui? Hé bien! vous êtes un bon garçon, je vous aime, parce que vous serez toujours bon pour moi; mais vous me lassez, parce que vous ne serez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu service, dites-vous? Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? Etes-vous capable de vous venger de nos refus là-dessus? Non, je vous l'ai dit, vous serez toujours bon, toujours généreux; ainsi, ce n'est pas la peine de se donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune. Pour ceux que vous venez de nommer, je passe le tems, ou à

me tenir sur mes gardes avec eux, ou à m'en faire craindre, ou à m'en divertir : mais vous, vous n'êtes qu'aimable; et quoi, encore? aimable : et, en vérité, cela n'anime point; car on vous aime, et puis c'est tout.

Il alloit continuer; mais, moi, saisi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de sortir; ce qu'ils firent, en se moquant de moi. Le lendemain je vendis le reste de mon bien; et m'éloignant de ma patrie, aussi-bien que des hommes, qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maison dans ce désert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpens de terre, que j'y cultive.



NOTICE

SUR

LA PERSONNE D'ANACHARSIS.

ANACHARSIS Scythe de naissance (1), étoit fils de Gnure, de la race royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisoit un reproche sur le pays dont il

(1) On entend communément par la Scythie un grand pays de l'Asie, commençant au Bosphore Cimmérien, aux Palus Méotides et au fleuve Tanaïs, et qui s'étendoit entre l'océan septentrional et le Pont-Euxin. C'est aujourd'hui la Russie et la petite Tartarie. — Abaris, dont Hérodote, Suidas, Eusèbe, et d'autres auteurs ont tant parlé, étoit de Scythie ; mais on ignore de quelle partie. Rien n'est plus fabuleux que la vie de ce prêtre d'Apollon l'*hyperboréen*, dont il avoit reçu, dit-on, l'esprit de divination. Il fit de longs voyages à Athènes, à Lacédémone, parlant très-bien grec, et fut un de ces barbares dont la Grèce admira le génie. On peut dire qu'il a servi d'exemple à la plupart de ceux qui depuis ont trompé le monde sous le nom de *Prophètes*, Vates. — (*Encycl.*)

étoit : — ma patrie, dit-il, me fait, selon vous, peu d'honneur ; et vous, vous en faites peu à votre patrie (1). Son bon

---

(1) Ce mot d'Anacharsis rappelle l'anecdote de Fléchier, qui perdroit trop à n'être pas citée telle qu'elle est dans d'Alembert. La voici :

« Avec tant de talens et de vertus, on n'aura pas de peine à croire que Fléchier étoit sans orgueil. Fils d'un pauvre fabricant en chandelles, et, *parvenu* à l'épiscopat, il n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus rafinée qui auroit pu chercher dans cette obscurité même un titre de gloire. — Un jour cependant, il sortit à regret de sa simplicité ordinaire, forcé de répondre à un prélat courtisan, qui, n'ayant que ses ayeux pour mérite, se trouvoit déshonoré d'avoir un confrère que Dieu avoit fait éloquent, charitable et vertueux, mais n'avoit pas fait *gentilhomme* ; il trouvoit fort étrange qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parens pour le placer sur le siège épiscopal, et il eut la basse ineptie de lui en laisser voir sa surprise. « Avec cette manière de penser, lui répondit l'évêque de Nîmes, je crains que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez fait des chandelles ». — On raconte aussi que le maréchal de la Feuillade, ce flatteur intrépide de Louïs XIV, qui se dédommageoit de ses adulations auprès du maître, par ses airs de hauteur avec ceux qu'il croyoit devoir les souffrir, osa dire à Fléchier,

sens, son profond savoir et sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages. Il avoit écrit en vers, *de l'art militaire*, et avoir fait un traité des loix des Scythes.

On dit qu'Anacharsis étant allé à Athènes, se présenta à la porte de Solon. Ayant frappé, il dit : qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, et pour rétablir entr'eux le droit d'hospitalité. Solon lui répondit : qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi, sans courir si loin. Eh bien ! répondit Anacharsis, puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous selon ta maxime.

---

qui n'étoit à ses yeux qu'un petit bourgeois de Nîmes : avouez que votre père seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes?.... Peut-être moins étonné qu'il ne vous semble, répondit le prélat ; car ce n'est point le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque. Il faut pardonner ces réponses à la modestie, obligée d'imposer silence à l'orgueil. Car la vraie modestie est comme la vraie bravoure, qui jamais n'outrage personne ; mais qui sait repousser les outrages, au moins quand celui qui les fait n'est pas assez vil pour ne mériter que le mépris.

En ce tems-là ; Solon commençoit déjà à se mêler du gouvernement de la république , et il travailloit à ses loix. Anacharsis ayant appris cela, se moqua de cette entreprise, de ce qu'il espéroit par des loix écrites , réfréner l'avarice et l'injustice de ses citoyens. »

« Car toutes ces écritures, disoit-il, ressemblent proprement aux toiles d'araignées. Les foibles et les petits s'y prendront et s'y arrêteront ; mais, les puissans et les riches les rompront sans peine. Cependant , répartit Solon , les hommes exécutent fort bien tous les traités qu'ils ont faits , quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de même de mes loix ; car je les tempère de manière, et je les accommode, si bien, aux intérêts de mes citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer, que de les violer. Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'espérance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, après avoir assisté à une

assemblée des Athéniens : qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs délibérations , c'étoient les sages qui parloient , et les foux qui décidoient ».

Anacharsis accoutumé à la vie dure et pauvre des Scythes , faisoit fort peu de cas des richesses. Crésus l'avoit invité à le venir voir, et sans doute il lui laissoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. « Je n'ai nul besoin de votre or , lui répliqua-t-il : Je ne suis venu dans la Grèce que pour m'y enrichir du côté de l'esprit. Et je serai fort content si je retourne dans ma patrie , non plus riche , mais plus habile et plus homme de bien «. Il se rendit pourtant à la Cour de ce prince.

Esope ayant été fort étonné et fort mécontent de l'air froid et indiférent , avec lequel Solon avoit considéré les trésors de Crésus et la magnificence de son palais , parce que c'étoit le maître même de la maison, que ce philosophe auroit souhaité de pouvoir admirer ; « il faut , dit Anacharsis à Esope , que vous ayiez oublié votre fable du renard et de

la panthère. Celle-ci, pour se faire valoir, ne pouvoit que montrer sa peau brillante et marquetée de différentes couleurs. La peau du renard étoit simple, mais cachoit des ruses et des finesses d'un prix infini. Je vous reconnois, ajouta le Scythe, à cette image; vous n'êtes frappé que de ce qui brille au-dehors, et vous comptez pour peu ce qui fait véritablement l'homme; c'est-à-dire ce qui est en lui, et par conséquent à lui. »

Anacharsis, après avoir beaucoup voyagé, retourna en Scythie par l'Hellespont. Ayant abordé à une ville nommé Cyzique, et y ayant trouvé les Cyzicéniens qui célébroient, avec de grandes solemnités, la fête de la mère des Dieux, il fit vœu à cette déesse de lui offrir les mêmes sacrifices, et d'ordonner en son honneur la veille de la nuit, s'il retournoit sans péril en son pays. Quand il fut donc revenu en Scythie, il entra secrettement dans le pays d'Hylée, situé près de la carrière d'Achille. S'y étant caché, il accomplit son vœu, et fit toute la cérémonie en l'honneur de la déesse. Mais

comme il faisoit cela, il fut découvert par un Scythe qui l'alla dénoncer au roi. Ce prince vint aussi-tôt sur les lieux, et ayant vu Anacharsis dans cette action, il tira sur lui une flèche et le tua On prétend qu'il dit en mourant: « La sagesse qui a fait ma sécurité dans la Grèce, a fait ma perte dans la Scythie ». — Il suit de ce que nous savons d'Anacharsis, de Toxaris et de Zamolxis, que ces hommes furent moins des philosophes que des législateurs.



VERS

A L'AUTEUR DES VOYAGES DU JEUNE ANACHARSIS DANS LA GRÈCE.

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès long-tems votre goût et vos mœurs,
Toute l'antiquité par vos soins rajeûnie,
Reparoît à nos yeux sous de sombres couleurs,
Et vous nous rendez son génie.
Au milieu de la Grèce, Anacharsis errant
Sait plaire à tous les goûts dans ses doctes voyages,
Etonne l'érudit, et charme l'ignorant;
Aux soupers d'Aspasie, au banquet des sept Sages,
Vous auriez eu le premier rang.
Le style a du sujet égalé la richesse,
Et sa parure et sa clarté.
Il joint tous les trésors de l'antique sagesse
A la moderne urbanité.
Quels tableaux différens! dans l'élide emporté,
Quelquefois à travers la poussière olympique,
Je suis le vainqueur indompté
Qui voit déjà Pindare entonnant son cantique:

Près des sages fameux plus souvent arrêté,
Je viens trouver l'erreur sous le grave portique,
En y cherchant la vérité.
C'est en vain que Zénon défend la volupté,
Des beaux arts la foule immortelle
L'inspire à chaque pas sous un ciel enchanté ;
Phriné sort de la mer, et soudain sa beauté
Montre Vénus à Praxitelle.
Jupiter m'apparoît, oui, du maître des dieux
L'artiste a reproduit l'auguste caractère.
Phidias l'a vu dans Homère
Comme il existe dans les cieux.
Mais des plus beaux des arts, que sont les vains prodiges
Auprès de ceux de la vertu ?
D'Aristide exilé je cherche les vestiges,
Le plus grand des Thébains ici meurt abattu.
Là, des loix de Lycurgue embrassant la défense,
Vous opposez son peuple à celui de Solon,
Et l'œil observateur aux graces de l'enfance,
Croit voir de l'âge mûr succéder la raison.
De Socrate, plus loin, l'éloquent interprête
Xénophon vient m'ouvrir sa modeste retraite,
Écrivain doux et pur, philosophe et soldat,
Il semble à Fénelon réunir Catinat ;
Pythagore en secret m'explique son système,
De Cérès, d'Eleusis les temples sont ouverts,
La vérité pour moi s'y montre sans emblême.
Platon assis aux bords des mers,
Dans un style divin, m'annonce un dieu suprême ;
Aristote m'appelle aux jardins d'Académe,
Des sciences, des arts qui s'y donnent la main,

Toutes les voix se font entendre ;
Révélant leur secret, le maître d'Alexandre
Devient celui du genre humain.
Hélas ! l'homme est trop tôt fatigué de s'instruire,
Et qui veut l'éclairer, doit sur-tout le séduire,
A Délos, à Tempé, guidez-moi tour-à-tour !
Des fêtes de l'hymen montrez-moi le retour !
Et que parant de fleurs la couche nuptiale,
Les filles de Corinthe, au déclin d'un beau jour,
Chantent ces doux combats, cette lutte inégale
De la pudeur et de l'amour !
Soit que vous rappelliez les jugemens coupables,
Où la haîne envieuse immola des héros ;
Soit que vous m'attiriez dans ces cercles aimables
Où les Grecs au bon sens préféroient les bons mots ;
Je retrouve Paris, et vos crayons sincères
Dans les Athéniens, me peignent les François,
Chez nous les Anytus, comme au tems de nos pères,
Calomnieroient encore avec quelque succès ;
Et la jeune Phriné, chez nos juges austères,
Gagneroit toujours son procès.
Les Grecs nous ont transmis leurs divers caractères.
Peignez-vous leur audace, et leurs grâces légères ?
Je crois lire Hamilton, je crois voir Richelieu :
De leurs savans écrits, percez-vous les mystères ?
J'entends Buffon ou Montesquieu :
Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et, dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion ;

Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires.
Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
Il se repose enfin sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.

Par M. DE FONTANES.



COUPLETS
SUR LE VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS.

Air : *On compteroit les diamans.*

QU'ANACHARSIS paroît charmant,
Lorsque l'on a lu votre ouvrage !
Des beaux arts, c'est un jeune amant
Qui plaît par la bouche d'un sage.
Oui, cet éternel monument
De votre goût, de votre gloire,
Unit le charme du roman
A la majesté de l'histoire.

Air : *Prends ma Philis.*

CHACUN répète sans cesse
Qu'un auteur, par ses écrits,
Au sein de l'ancienne Grèce,
Vient de transporter Paris :
On ne parle que d'Athène,
D'Homère, de Démosthène,
Et du jeune Anacharsis;
Grâce à l'abbé, l'on oublie
Tous les malheurs du moment :
Le passé par son génie
Nous console du présent.

FIN.